

LE ROMAN DE LA FRANCE RURALE

Une anthologie de la littérature sur les campagnes de 1900 à nos jours

Extrait d'un article publié dans :
O. Marcel (sous la direction de), *Le défi du paysage, un projet pour l'agriculture*,
Editions Champ Vallon, 2004

La présentation de ce projet de recherches, encore tout jeune¹, s'organisera autour de trois points principaux.

Dans un premier temps, je vous exposerai les raisons, diverses, qui m'ont conduit à me lancer dans ce travail de constitution d'une anthologie de la littérature rurale de 1900 à nos jours et vous ferai part des hypothèses centrales qui l'organisent. Puis, je reviendrai sur la question des méthodes que j'applique dans la phase actuelle de rassemblement du fonds bibliographique et vous présenterai également, sous la forme d'une typologie encore sommaire, les premiers enseignements tirés de la lecture de ce fonds. Enfin, je terminerai par les problèmes rencontrés dans la conception de l'ouvrage, difficultés de classement et de présentation tout spécialement, et la façon dont je pense les résoudre.

POURQUOI CETTE RECHERCHE ?

En fait, plusieurs raisons, à la fois conjoncturelles et structurelles, se sont conjuguées.

L'idée - je dirais même plutôt le déclic - m'est venue de façon assez amusante durant la campagne électorale pour le premier tour de la présidentielle 2002. Comme beaucoup, je m'y ennuyais ferme et me suis dit, un matin, que j'étais bien plus intéressé par l'autre sens du mot « campagne », à l'instar d'un nombre croissant de Français. J'ignore comment vous viennent vos projets, s'ils sont toujours l'aboutissement d'une réflexion très construite ou si ce genre d'« aventures linguistiques » vous est déjà arrivé, mais c'est en tout cas ainsi que, pour moi, les choses ont commencé. Et j'en profiterai pour dire que nous devrions plus souvent parler de ces questions : pourquoi choisissons-nous tel projet plutôt que tel autre, quelles sont les résonances, y compris personnelles, de nos sujets de recherche, comment nous positionnons-nous par rapport à notre « objet » ? Je sais que l'atmosphère actuelle de nos milieux, très marquée par la posture scientifique, voire le scientisme, ne s'y prête guère mais je crois que c'est dommage et que nous pourrions apprendre beaucoup, tant sur le plan individuel que collectif, de cette confrontation.

Bien entendu, la polysémie du terme « campagne » n'est pas seule en cause ! Si je me suis engagé dans ce travail, c'est que j'avais depuis un certain temps envie de changer, de me renouveler, le désir de me plonger dans d'autres textes que ceux que j'ai l'habitude de lire ou d'écrire moi-même : textes d'économie, de sociologie, de sciences politiques, d'histoire, etc. Quels que soient leur intérêt et leur qualité, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas toujours très drôles à lire et relèvent le plus souvent d'une posture de surplomb, de « savoir sur » qui fait peu de place à la vie concrète, à la dimension humaine, sentimentale des choses. A ce qu'il est désormais convenu d'appeler le « monde vécu ».

Cette envie de prendre des chemins de traverse rejoint l'interrogation majeure qui sous-tend tout mon travail : qu'est-ce que la littérature nous raconte sur le monde rural que les sciences sociales omettent de dire ? Ou, à tout le moins, la littérature ne dépeint-elle pas quelquefois mieux certains traits ou certaines transformations de la vie rurale que nous ne le faisons nous-mêmes ? Naturellement ces questions sont pour moi réversibles, l'idée de fond étant de jeter des ponts, des passerelles entre la littérature rurale et nos disciplines

¹ Cet article est la version remaniée d'une conférence donnée en décembre 2002 dans le cadre du

de travail susceptibles de faire progresser la connaissance d'un siècle de permanences et de mutations des campagnes françaises.

Prenons quelques exemples, certains connus et d'autres non. Quand je relis le fameux *Clochemerle* de Gabriel Chevallier, est-ce que je n'en apprendrais finalement pas plus sur les constantes de la vie de village que dans maints ouvrages de sociologie ? Et, de surcroît, en m'amusant car le livre demeure, soixante-dix ans après sa parution, d'une rare drôlerie ! Dans un autre ordre d'idées, quand je me plonge dans ces récits de voyage que sont *Les chemins nous inventent* de Philippe Delerm, *La France fugitive* de Michel Chaillou, *Chemin faisant* de Jacques Lacarrière, ne suis-je pas face à des textes qui m'en disent long sur le nouveau regard que les citadins portent sur les campagnes, les paysans, le paysage ? Ou, autre exemple très différent, quand j'ouvre *Le monstre* de Gaston Chérau – un livre du début du siècle remarqué par Colette – est-ce que je ne me trouve pas devant un remarquable témoignage sur l'inceste en milieu paysan, témoignage qui pourrait être utilement exploité par des sociologues ou des psychologues ? Autre cas encore : lorsque je lis *L'épervier de Maheux* de Jean Carrière ou *Les Epis du vent* de Louis Lebourdais, un paysan originaire de la Sarthe, ne suis-je pas face à des textes qui enrichissent notre savoir sur les liens entre la honte d'être paysan et les progrès de la modernité dans les campagnes ?

Mais je m'arrête là car, à dire vrai, je pourrais multiplier ce genre de remarques sur les sujets les plus divers : l'évolution du travail agricole sur un siècle, la situation des paysannes pendant la première guerre mondiale, le rôle de la Jeunesse agricole catholique (JAC) dans la modernisation, les nouveaux conflits environnementaux ou bien encore les pratiques festives, matrimoniales et sexuelles, la question des racines ou les différentes manières, selon les régions, de tuer le cochon !

CONSTITUTION DU FONDS ET PREMIERE TYPOLOGIE

(...) Grâce à ces lectures, j'ai pu constater que la production littéraire sur les campagnes était bien plus variée, protéiforme, en un mot beaucoup moins stéréotypée qu'on ne l'image d'ordinaire. Sans prétendre naturellement à l'exhaustivité, je proposerai donc une première typologie des grandes « tendances » de cette littérature :

- la tendance « nostalgique-apologétique ». Bien représentée mais pas dominante comme on aurait pu le penser *a priori*, elle se retrouve bien sûr dans de nombreux titres de l'entre-deux-guerres ou des années 40 (Alphonse de Châteaubriant, Joseph de Pesquidoux, Henri Pourrat, etc.). On y célèbre le paysan français, enraciné, gardien des valeurs éternelles et de la communauté villageoise en perte. On est dans la version littéraire du fameux « la terre ne ment pas » du maréchal Pétain, avec des œuvres de propagande ou des textes qui, sans prendre de positions politiques, se rattachent à cet imaginaire anti-individualiste et anti-urbain. On croise à nouveau ce courant dans les années 50 et 60, au moment où le monde rural bascule dans la modernité et que, par contre-coup, se renforcent chez certains la nostalgie, la vision idyllique et harmonieuse du passé. C'est ce qu'a bien montré Rose-Marie Lagrave dans *Le village romanesque*, une étude sur la littérature rurale de cette période parue chez Actes Sud en 1980. Enfin on en trouve encore de nos jours des exemples, notamment dans ce fonds de « littérature de terroir » où les auteurs recyclent l'air du temps pour le grand public : un peu de retour au pays natal, un soupçon de paysage et de patrimoine, une pincée d'écologie. Autrement dit, de bien belles quatrièmes de couverture !
- la tendance « radicale-critique ». Beaucoup moins bien connue, voire carrément ignorée, c'est le courant exactement inverse du précédent. On y met l'accent sur les tares des campagnes : la stupidité, la cupidité ou la vulgarité des paysans, l'ennui

d'avoir réuni l'ensemble du fonds, j'ai déjà repéré un nombre non négligeable de titres ou d'extraits représentatifs de cette tendance : un passage du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, quelques pages dans *Temps mêlés* de Raymond Queneau, *Suite villageoise* de Louis Calaferte, *L'Epi monstre* de Nicolas Genka ou *Le Monstre* de Gaston Chérau, déjà cité. Et on pourrait, en fait, ajouter à cette liste beaucoup d'autres titres qui, sans se centrer sur cette face noire du rural, y font référence, utilisent à un moment donné à un autre ces thématiques. A l'image d'un Richard Millet, par exemple, dans *L'amour des trois sœurs Piale*.

- la tendance que j'appellerai « de témoignage ». C'est, de loin, la plus importante. Sagas familiales et régionales de grands auteurs comme de « petits », romans ou souvenirs d'agriculteurs ou de ruraux, récits des luttes paysannes, viticoles ou écologiques, romans policiers au village, on n'en finirait pas d'énumérer les genres (et les titres !) derrière lesquels se distribue cette littérature qui, à la recherche sans doute d'un juste milieu, veut par-dessus tout témoigner. Se souvenir de son enfance, dire la vie des humbles, raconter l'ancienne civilisation et la grande transformation des campagnes, poser un regard rétrospectif ou actuel sur les bienfaits et les ravages de la modernisation, évoquer le monde futur, rural mais aussi urbain. C'est assurément la partie la plus « sociologique » du fonds, avec d'authentiques chefs d'œuvres pour lesquels le terme de témoignage semble pauvre, insuffisant, des ouvrages moins réussis mais très riches en peintures de milieux ou de caractères, des titres enfin à l'intérêt plus inégal. Pour en rendre mieux compte, je pense qu'il me faudra, à terme, envisager des subdivisions chronologiques et thématiques tant ce courant s'avère multiforme, massif dans la littérature rurale.
- la tendance « introspective ». J'entends par là des ouvrages surtout récents, relativement peu nombreux mais souvent originaux et de grande qualité de style, dont la question des racines constitue la thématique centrale. On y évoque, dans une langue proche de la poésie ou de la philosophie, les liens qui unissent l'homme à la nature comme ce qui, radicalement, l'en sépare, on s'interroge via un discours intérieur sur le sens de l'enfance, la liberté ou la pesanteur des origines, on y cherche une improbable continuité de l'être et du monde. Des œuvres de Pierre Bergounioux (*Le matin des origines*, *La Toussaint*), de Jean-Loup Trassard (*Paroles de laine*, *L'amitié des abeilles*) illustrent bien ce courant. Mais on pourrait y adjoindre également, dans un style plus classique, certains titres ou passages d'auteurs plus anciens (Alain-Fournier, Jean Giono, Pierre Gaspar, André Dhôtel, etc.).
- la tendance « comique ». *Clochermerle* bien sûr mais aussi ses suites (*Clochermerle-Babylone*, *Clochermerle-les-Bains*) et des œuvres de René Fallet (*La soupe aux choux*), Jean Ferniot (*Miracle au village*), Joseph Joffo (*Abraham Lévy, curé de campagne*), Roger Rabiniaux (*Les enragées de Cornebourg*, *L'honneur de Pédonzigue*), André Vers (*Martel en tête*), etc. Bien plus fournie qu'on ne le croit, cette littérature du rire, du sarcasme et de l'absurde s'avère très riche en peintures de la vie villageoise, avec ses guerres picrocholines ou véritables, ses personnages haut en couleurs, ses amours respectables, champêtres ou intempestives. Sa présence dans l'anthologie ne sera donc ni ennuyeuse, ni usurpée.